

le liberraire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois.	3 fr.
Trois mois.	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

La Santé de Sébastien Faure

Notre ami Sébastien Faure n'ayant pas pu faire, par suite de son état de santé, la conférence que nous avions annoncée pour le 17 courant, quantité de nos camarades qui, ce soir-là, sont allés se casser le nez devant la porte de la salle, nous manifestent leurs inquiétudes et nous demandent de ses nouvelles.

Nous sommes heureux de les rassurer : Sébastien Faure, très surmené par une tournée de trois mois, est rentré très fatigué et bien souffrant à la Ruche, le mardi 14 courant. Dès le lendemain, une fièvre violente l'obligea à prendre le lit, et à le garder jusqu'au dimanche 19 courant.

Aujourd'hui, il va beaucoup mieux ; sa robuste constitution a repris le dessus et son état de santé n'inspire plus à son entourage la moindre inquiétude.

Encore deux ou trois semaines de repos et de soins et il ira tout à fait bien.

Il nous prie de remercier tous les amis qui, fort nombreux, lui ont écrit pour lui marquer l'intérêt qu'ils prennent à son prompt rétablissement.

La conférence qu'il devait faire est simplement ajournée. Elle aura lieu dès que l'ami sera rétabli. Nos lecteurs seront tenus au courant.

Chauvière veut sauver la République

Dans l'Action Directe, d'il y a quinze jours, Monatte se demandait si M. Clemenceau, par ses procédés canailles, par son battage parlementaire, n'allait pas, encore une fois, essayer de sauver la République en remettant sur le tapis la vieille mais toujours bonne histoire du complot.

C'était là une question pour le moins superflue. Sauver la République ! L'ancien maire de Montmartre n'aura pas besoin de s'y employer. La besogne sera faite et bien faite, on peut le croire.

Mais par qui ? Quel est l'homme courageux qui aspire à assumer, à mener à bien une telle tâche ?

Le citoyen Chauvière, tout simplement !

Naguère encore blanquiste et révolutionnaire, le soudit, que les ans ont changé, s'est senti des entrailles de père pour cette République que tout le monde, depuis les royalistes, impérialistes jusques et y compris ces maudits libéraux, veut mettre à mal.

Cette République est bien un peu bourgeoise, et comme telle pas très favorable à la classe ouvrière. Mais le citoyen Chauvière n'a cure de cela. Il n'appartient pas à la classe ouvrière ; il n'est pas du prolétariat, lui, il a des rentes et, ainsi, le système actuel, s'il lui paraît devoir être amélioré, lui semble toutefoits supportable.

Et le citoyen Chauvière veut à tout prix sauver la République.

Il s'y consacre en écrivant dans le *Proletaire* ! Car, le citoyen Chauvière, pour mieux défendre cette République, s'est fait possibiliste. Il a lâché ses copains d'autrefois : Vaillant qui, dans le parti socialiste, représentait l'élément révolutionnaire, peu épris de cette République bourgeoise, si dure aux travailleurs, aux pauvres bougres ; Sembat, qui, par ses sarcasmes, son tempérament frondeur, met souvent mal à l'aise les profiteurs du gouvernement présent.

Dans le *Proletaire* donc, il écrit qu'« il y a républicains et républicains comme il y a socialistes et socialistes. »

On s'en doutait bien un peu, mais il faut savoir gré à Chauvière d'avoir découvert cette vérité, d'avoir fixé nos hésitations sur ce point.

Il y a, dans les comités, continue Chauvière, des républicains de pacotille à côté des républicains sincères. Il y a des socialistes de même acabit.

C'est entendu. La politique, qui est surtout l'art de tromper le peuple qui croit en elle, veut qu'après des rares sincères se glissent une multitude de palloquets, d'ambitieux, d'arrivistes. On n'avait pas besoin de l'aveu du citoyen Chauvière pour savoir cela.

Mais, est-ce une raison suffisante pour sauver la République ? Cette même République, est-elle si en péril que cela d'ailleurs ?

Les partis de réaction, dont elle fait si bien les affaires, les partis de réaction semblent très décidés à s'en accommoder. Le régime républicain n'est pas incompatible avec la domination capitaliste, au contraire. Si les partis du passé ne règnent plus politiquement, ils gouvernent dans le domaine économique. C'est tout ce qu'il leur faut. Ce sont des partis de jouisseurs ; sous la République, ils jouissent, donc : Vive la République !

M. Desmoulins, dans le *Gaulois*, ne démontrait-il point l'exactitude de cela, quand il recommandait aux lecteurs de son journal de voter pour les candidats qui veulent mater la C. G. T., aider M. Lépine à protéger les bons citoyens et réagir contre les lois fiscales proposées par M. Caillaux.

Pourvu que la République assure la tranquillité publique, qu'elle couvre les perturbateurs, qu'elle canarde les grévistes et ne leur demande pas trop d'argent, les réactionnaires s'accommoderont de cette même République. Ça n'est donc pas contre eux que le citoyen Chauvière aura à lutter ; ça n'est donc pas à leur dam qu'il opérera le sauvetage par quoi il veut couronner ses quarante ans d'action politique.

C'est donc contre nous, les travailleurs, contre les socialistes révolutionnaires, contre les syndicalistes, les anarchistes, que Chauvière veut porter ses coups.

Le citoyen Chauvière peut y aller !... On l'attend ! Le régime actuel d'exploitation capitaliste, de duperie politique est par nous tous combattu par des moyens divers. Il succombera tôt ou tard, en dépit des Clemenceau et des Chauvière. Et ce ne sera pas notre moindre joie que d'y avoir contribué.

Au hasard du chemin

UN SIGNE DES TEMPS

Les sous-agents des postes, télégraphes et téléphones, réunis en congrès à la Bourse du Travail de Paris, viennent de décider de l'adhésion de leur Syndicat à la Confédération Générale du Travail.

« Considérant que les sous-agents des P. T. T., salariés de l'Etat, ont, comme tous les autres salariés, des revendications à présenter à leur employeur, l'Etat patron ;

« Qu'ils ne sauraient confirmer la thèse gouvernementale qui dresse une barrière entre le prolétariat administratif et le salariat de l'industrie privée... »

Ce n'est pas, forcément, la révolution en marche précipitée, mais ce défi au gouvernement qui révoqua les fonctionnaires ne manque pas d'une certaine allure. N'exigeons pas trop et sachons voir les conséquences qu'en temps opportun peut offrir un pareil acquiescement à la tactique révolutionnaire de la C. G. T.

Cette dernière saura-t-elle utiliser les atouts que réunit son jeu ?

LES FAUSSES NOUVELLES

On se demande dans quel but la presse fut informée par le *Parquet* (?) de la mise en liberté provisoire de nos camarades Roussel et Kühn. Toujours est-il que cette prétendue mise en liberté fut annoncée par tous les quotidiens.

S'il n'y a pas là une manœuvre obscure de la police, manœuvre que nous ne pouvons songer à percer, nous dénonçons toujours cette « plaisanterie » exercée au détriment du repos de la famille de nos amis.

LE CHOMAGE EST VAINCU

Ca y est, c'est fait, ou en tout cas cela va l'être : le chômage dans toutes les corporations va disparaître. C'est notre Viviani qui trouve le remède, et il est, si j'ose dire, « radical » ; jugez-en plutôt :

Le ministre du Travail nomme une commission chargée d'étudier les mesures propres à atténuer le chômage résultant des crises économiques. Cette commission n'aura pas, oh ! certes non, « le pouvoir ni la prétention d'éviter les crises » ; elle « observera les symptômes des crises économiques et re-

cherchera les moyens de prévenir les chomages, notamment en signalant l'opportunité d'activer ou de ralentir, DANS LA MESURE DU POSSIBLE, les travaux... des diverses administrations publiques ».

Ouvrier, que ne fait-on pas pour toi ! Et faut-il que tu sois ingrat et fonctionnaire crapuleux pour estimer que l'on se fout toujours de toi...

SALAIRES DE FAMINE

La machine ne fait pas encore tout, en régime capitaliste : il ne faut rien exagérer, et il faut reconnaître que le chômage et la baisse des salaires ne sont pas toujours dus à une production déréglée. Quand on veut de l'ouvrage, on « la » trouve toujours, comme dit l'autre, et la preuve, c'est qu'en travaillant de six heures du matin à dix heures du soir, à confectionner des boîtes en carton, on peut gagner de huit à douze francs la semaine.

Les boîtes à bougie (boîtes et couvercles) se paient dix sous le cent ; on fournit la colle. Les ouvrières habiles se font quarante sous par jour ; les « feignasses » ou les « gourdes », vingt.

C'est probablement en pensant à toutes ces misères des pauvres que le fabricant de proverbes sociaux et moraux a dit : Il n'y a pas de sots métiers.

ANTICLERICALISME SCOLAIRE

On raconte que la directrice de l'école communale de Brou (Eure-et-Loir) réunissait dernièrement ses élèves et leur disait : « J'avais cru naïvement autrefois qu'il y avait un Dieu ; mais depuis, plus éclairée, j'ai reconnu qu'il n'y en avait pas. Que toutes celles qui sont de mon avis se lèvent. »

On peut juger de l'ahurissement dans lequel furent plongées les quatre-vingts fillettes à l'audition de cette imbécillité, et on ne s'étonnera pas de savoir que les unes après les autres, comme de tout petits pantins, elles se levèrent de leur banc. Pas toutes, cependant ; une seule resta assise. Avail-elle compris ? Nous serions presque tentés de le croire.

Elle est fameuse, la propagande républicaine anticléricale ! Ils sont incomparables, les moyens qu'emploient ses serviteurs !

Décidément, si la gosse avait compris, nous reconnaissons bien volontiers qu'elle seule eut du courage et du mérite.

POLITIQUE ET SYNDICALISME

On dit que les extrêmes se touchent ; est-ce donc en vertu de ceci que ces deux extrêmes : anarchistes et monarchistes se rencontrent parfois dans leurs critiques du système social actuel, et que partant les uns de la liberté absolue et les autres de l'autorité absolue, ils en arrivent à se trouver d'accord à propos d'un texte comme le suivant :

Il est instructif de voir les syndicalistes se détourner de la politique. C'est qu'ils voient qu'ils n'ont aucun intérêt à s'en mêler, et que ce n'est pas par cette voie qu'ils obtiendraient des réformes utiles. Et puisqu'on ne leur a pas laissé d'autres moyens pour les obtenir que la force et la violence, il faut bien qu'ils aient recours à l'action directe. Il n'en serait pas ainsi si on laissait aux gens du métier, le soin d'établir les règlements du métier ; mais cela ne peut se faire que par l'organisation professionnelle.

(L'Accord Social, 19 avril-1^{er} mai 1908).

Il n'est pas déplaisant de voir que sur le terrain de la logique les monarchistes sont supérieurs aux républicains. Admettez, en effet, le dédain de l'action politique et du tréteau électoral et vous comprendrez ce mot, d'un journaliste catholique : « Si je n'étais chrétien, je serais anarchiste et résolu à toutes les violences ».

SOCIALISME MONDAIN

Du *Matin* : « Communiqués de la VIE MONDAINE » :

Mariages : M. Léon Guesde, fils du député du Nord, avec Mlle Emilie Baduel.

Est-ce le père, est-ce le fils, lequel des deux fit insérer cette annonce dans la Vie Mondaine du *Matin* ?

Tous les deux, peut-être :

Sur le trottoir, en face, dans la rue, Le bon peuple social Regardait les grands rideaux...

LA CASERNE MEURTRIÈRE

« Il faut bien le reconnaître, la morbidité et la mortalité de nos troupes sont supérieures à celles de la plupart des armées européennes. » (Docteur Ox.)

Pourquoi cela ? Parce qu'on nourrit

insuffisamment et irrationnellement les soldats. Ainsi parle le docteur Ox dans le *Matin*.

Mais ce docteur oublie que les soldats font preuve de mauvaise volonté en refusant de s'assimiler la vache tuberculeuse qu'on leur sert à satiété.

Le professeur Landouzy assure, lui, que « la nourriture de bonne qualité, rationnelle, permettra surtout aux soldats de lutter contre les infections, fièvre typhoïde, tuberculose, etc. » ; ce qui revient à dire qu'à la caserne on devient tuberculeux et typhique parce que l'on ne mange pas à sa faim. Qu'importe ! Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau...

La Question Sociale

Sous ce titre, Marcel Hériqué a développé rapidement, dans l'*Anarchie*, la thèse que : « Personne ne pouvant affirmer que le progrès ait une limite, il est stupide de dire que la forme actuelle de l'anarchisme est le dernier terme. » Cette thèse est des plus justes.

Hubert Lagardelle, dans le *Mouvement Socialiste* du 15 mars, rappelle combien Karl Marx avait la haine du dogme et de l'idéologie, lui qui avait une foi ardente dans l'action.

« Qui ne connaît, dit-il, (p. 201), son ironie à l'égard des menus de cuisine pour les marmites de la société future ? Et aussi ce mot, qu'il écrivait à son ami Beesly : « Qui compose un programme pour l'avenir est un réactionnaire. »

« Enfin, la phrase fameuse sur le projet de programme de Gotha : « Toute action, tout mouvement réel, importe plus qu'une douzaine de programmes. »

Je pensais ainsi, lorsque je disais, dernièrement, que même en anarchie nous serions encore anarchistes.

Et je voulais dire qu'il y aura toujours, à travers le temps, des individus assoiffés de plus de liberté, de bonheur, et qui, par leurs critiques, leurs pensées, leurs efforts continus témoigneraient de leur volonté de mieux vivre encore, ouvrant les voies du progrès indéfini.

Je me suis donc fort mal expliqué, ou je n'ai pas été compris ou deviné, puisque j'ai vu, sous la plume d'un camarade, que je voulais l'anarchisme classique.

Bien qu'il ait professé un profond mépris pour l'idéalisme, Karl Marx était, lui aussi, idéaliste sans s'en douter. Trouvant la société mal faite, il manifestait, par d'autres voies que celles que nous prétendons suivre, son désir, « d'instaurer un milieu social, qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité. »

Cette formule, simple cependant, pourrait être adoptée par tous ceux qui, mécontents de leur sort, rêvent un milieu plus harmonique.

Les difficultés surgissent au moment où, quittant le terrain idéal, les individus songent à réaliser ce qui leur apparaît comme l'expression la plus simple, la plus exacte du bonheur qu'ils poursuivent.

Ce milieu ne peut être qu'autoritaire, disent les uns ; il sera libertaire, anarchiste, répondons-nous.

Et chacun d'apporter les arguments les plus convaincants, les preuves les plus manifestes, pour montrer le bien-fondé de son argumentation.

Tous les individus, à quelque parti qu'ils appartiennent maintenant, ont, ou ont eu, à un moment donné de leur vie, surtout dans leur jeunesse, l'idéal d'une société, où seraient bannies les luttes des hommes entre eux, l'exploitation des uns par les autres, l'autorité de quelques-uns sur tous les autres.

Lassés de lutter sans voir de changement dans leur vie, fatigués de combattre en vain, beaucoup ont déposé les armes et ont grossi la grande masse des plus âgés, déjà résignés et, dès lors, prêts, par instinct de conservation, à toutes les lâchetés, à tous les crimes. La question est restée pendante et le procès se plaide à la barre de l'humanité, depuis toujours, sans qu'une solution ait été apportée au débat.

Grâce au maquis de la procédure, ce débat a été porté devant toutes les juridictions ; aux délais de distance sont venus s'ajouter ceux de temps et de lieu. Les présidents du tribunal, les avocats généraux, les jurés, les défenseurs des parties en présence, qui siégeaient aux premières séances, sont morts depuis des temps immémoriaux.

Mais, tant sont ardentes les passions que les morts aussitôt disparus ont été remplacés par d'autres. Le procès dure toujours.

L'affaire ayant passionné l'opinion publique, il est arrivé que les débats ont été portés hors le tribunal et que les parties rivales en sont venues aux mains sur la place publique. Et le verdict n'est pas près d'être rendu, si tant est qu'il doive être jamais rendu à la satisfaction de tous.

Seulement, les extrêmes ont chacun fait quelques concessions, et si les libertaires

voient chaque jour leurs adversaires perdre un peu plus de terrain, ils sont obligés, devant l'évidence des faits qui les dominent, d'abandonner aujourd'hui — mieux renseignés qu'ils sont — les revendications, intransigeantes parce que stupides et fausses, de leurs aînés. Sous le couvert de l'art, de la morale, de la philosophie, de la science, le débat est partout : dans la presse, au théâtre, aux champs et à la ville, dans les familles, dans les rues, sur les places, à l'atelier, derrière la barricade.

Les tempéraments interviennent : les pondérés les violentes, les passifs, les actifs ; les uns veulent savoir où ils vont, les autres s'en moquent, le compas de l'architecte voisine sur la table des pièces à conviction avec la pioche du démolisseur.

La pensée et l'action, la théorie et la pratique, l'évolution et la révolution ont leurs défenseurs.

Les foules se ruent, les groupes se heurtent, se mêlent, se fondent, discutent ou s'égorgent, puis, de nouveau, un silence de mort précurseur d'un nouvel orage...

Attirés par les cris des combattants, les juges, les témoins, les défenseurs se sont montrés aux fenêtres du Palais ; ils observent le combat, prennent des notes et rentrent en séance, pendant que les avocats, devant ces nouveaux faits, avec de nouvelles données, déposent de nouvelles conclusions.

La foule, maintenant, discute à voix basse ; elle se repose, elle attend des nouvelles : tout à l'heure, après l'audience, on se battra de nouveau.

Les théoriciens modifient leurs données, car l'idée vient de l'action et retourne à l'action.

A l'heure où j'écris, les débats continuent. Déjà, sur la place, une effervescence se manifeste... Bientôt, les avocats déposeront de nouvelles conclusions.

Ainsi va l'évolution de l'humanité.

Et c'est parce que je suis plus porté à m'occuper de théorie, de doctrine, des considérations de jugements, des conclusions à déposer que je veux « l'anarchisme classique ».

Comme dirait M. Maurice Barrès, le camarade qui pense ainsi se trompe grossièrement.

Personnellement, la doctrine, la philosophie anarchiste, je ne la veux ni classique, ni romantique, ni dramatique, ni comique. Je la prends telle que l'action me la fait voir, telle que les faits me la font observer et noter.

Elle est : je la cherche, et je l'espère aussi scientifique que possible, par conséquent aussi exacte que nous pouvons la saisir, relative et non absolue, évolutive, révisable à tout instant et chaque fois que de nouveaux faits, de nouvelles preuves nous la font modifier.

Si, demain, il m'était prouvé que l'anarchisme est une erreur, je cesserais d'être anarchiste. Si je ne suis pas communiste, c'est parce que, pour des raisons économiques et psychologiques, je ne crois pas l'être humain capable de vivre jamais ce régime.

Si c'est cela qu'on appelle l'anarchisme, classique, c'est que, de moins en moins, je connais le sens exact des mots.

Henri Morex.

Le Lock-Out

A l'heure où ces lignes paraîtront, le lock-out sera-t-il mort et enterré ?

Il semble que oui. Mais, comme tout arrive, il se pourrait bien aussi que non.

Que les patrons maçons aient rouvert leurs chantiers ou qu'ils les tiennent encore fermés, la question que M. Villenore et ses amis avaient posée n'aura point encore reçu de solution.

En effet, il ne faut pas voir dans cette affaire seulement une dispute entre patrons et ouvriers, pour une raison de salaires et de journées de travail. C'est tout le problème social présent qui s'y trouve contenu.

Le prolétariat du bâtiment, par son attitude, par sa rébellion contre les fantaisies capitalistes, par la méthode employée pour faire aboutir ses légitimes revendications, baltait en brèche l'autorité patronale. Affirmant, malgré l'intransigeance des exploités, leur ferme volonté de ne faire de travail que pour le salaire qu'ils toucheraient, de ne travailler que neuf heures par jour, afin de contraindre les patrons à occuper un nombre plus grand d'ouvriers, les travailleurs de la maçonnerie sapaient la toute-puissance patronale, devant laquelle trop de producteurs encore courbent l'échine.

Les patrons maçons sentaient cela. C'est pourquoi ils opposaient des fins de non-recevoir à toutes les réclamations ouvrières, à toutes les demandes qui leur étaient faites quant à la fixation de la durée des journées de travail et à la rétribution de ces mêmes journées.

L'énergie ouvrière, nonobstant le mauvais vouloir patronal, avait, déjà, de beaucoup modifié les conditions de ce travail qui étaient en passe de devenir acceptables.

Les « singes » et les chefs de chantiers,

très large, lorsque devant eux ils voyaient se dresser quelques gaillards audacieux, prêts à tout et ne reculant devant rien pour faire triompher leur juste cause. Il fallait que cela cesse.

On voulait frapper un grand coup, tuer à tout jamais le mouvement syndical si jeune et pourtant si ardent, le mouvement syndical au sein duquel les ouvriers maçons puisaient et leur force de résistance et leur courage dans l'attaque.

La grève de 1906, on l'a déjà dit ici, avait fait les exploités de la maçonnerie plus forts et plus résolus que jamais. Loin de les abattre, les souffrances endurées les jours de grève, subies au lendemain du chômage annuel, leur avaient donné, au contraire, avec la pleine conscience de leurs droits, un courage à l'épreuve de toutes les calamités.

Et ce courage, rien, pas même le lock-out, ne saurait en avoir raison. Les jours s'ajoutent aux jours, la crise continue, les patrons s'obstinent, à ne pas vouloir accorder à leurs ouvriers le gain auquel ils ont droit.

C'est bien qu'il en soit ainsi. Les plus fervents partisans de la paix sociale, les plus notoires négateurs ou adversaires de la lutte de classes ne sauraient, devant cela, nier plus longtemps cette lutte de classes et se refuser à en voir là un des épisodes les plus marquants.

Rien de bon ne pouvant sortir de l'entente entre le capital et le travail, il sied que des faits comme le lock-out du bâtiment viennent illustrer nos thèses perturbatrices du présent système social.

Les ouvriers maçons, s'ils font cesser les patrons, ne devront pas exulter outre mesure. La lutte n'aura point cessé, la bataille ne sera point gagnée. D'autres combats — et, ceux-là plus acharnés — devront être livrés, dont il serait osé de prévoir à l'avance les résultats.

L'exploitation de l'homme par l'homme, voilà vers quoi tendent les efforts révolutionnaires du prolétariat syndiqué. La mise en commun de la production et sa jouissance librement impartie à tous, voilà ce qui doit résulter de ce mouvement anxieusement attendu par les masses productrices, ardemment préparé par la minorité consciente qui se groupe autour du pennon de la C. G. T.

Ce ne sera pas pour une mince part que les maçons auront contribué à ce qu'un peu plus de justice règne sur notre globe terraque. Mais, en attendant, il leur faut rester armés pour la bataille qui continue. Si l'envoie à la fosse commune du lock-out est ou sera chose faite, il ne convient pas de s'endormir sur les positions acquises. Un retour offensif de l'ennemi est toujours à craindre. Si les maçons savent veiller au grain, non seulement ils ne seront pas surpris, mais ils arracheront au patronat les neuf heures et le minimum de salaire qu'ils désirent, qu'ils veulent, qu'ils estiment devoir leur être accordés.

Louis Granddier.

Le Charlatanisme et la Médecine

(Suite.)

par le Docteur L. B.

Mme César se lève et semble rapetisser en se levant ; elle roule jusqu'au coin le plus obscur de la loge et en exerce une manœuvre que toute araignée couverte de poussière, « Je secoue toutes mes bruyères dessus, dit-elle, dans un sourire qui découvre quelques crocs véritables, parce que, sans poussière, c'est trop frais et ça annulerait de l'humour ». De ses mains aux ongles profondément gravées de crasse, la voici qui étend et reploie la toile sur la coupure, puis elle choisit parmi les poils les plus petits qu'elle découvre ; elle y trempe son index et le laisse agglutiner sur le doigt enroulé de la victime. Le liquide glissant s'insinue dans les mailles de la toile d'araignée et forme en sechant avec la poussière, un mastic qui se solidifie peu à peu. « Et voilà mon pauvre monsieur, qui est fini ; c'est vingt sous. Ne touchez à rien que ça ne tombe tout seul et surtout ne vous lavez pas les mains ; ça empêcherait les chairs de se remanier ».

— Et qu'est-ce qu'il y a dans votre pot, Madame César ?

— Ah, je peux bien vous le dire à vous. Encore que vous essayez, vous ne pourriez pas le faire, parce qu'il y a la manière de mélanger, même qu'un grand médecin m'a offert des mille et des cent et qu'il a perdu sa peine. C'est du vernis à voiture tout ce qu'il y a de fin avec du jus d'herbe de chiendent et de la grume du c'est égal (traduisez : gomme du Sénégal, tout simplement).

Et toute la journée, le défilé continue chez Mme César. C'est le mitron du coin pour des « potreaux » et la merloire d'en face pour des laches de roussier, et d'autres personnes qui ont le ventre un peu gros, et des malheureux qui se passeront de déjeuner et de dîner pour donner vingt sous à Mme César au lieu d'aller se faire soigner intelligemment à la consultation de Cochon qui est à deux pas. Vous savez d'ailleurs qu'on a constaté fréquemment des cas de tétanos mortels survenant à la suite de coupures des extrémités même peu profondes et à peine légèrement souillées de terre ou de poussière.

Mme César est légion ; son cas typique que je viens de conter est répété à des milliers d'exemplaires parmi les concierges de Paris. Dans la banlieue et en province où les concierges sont plus rares, c'est la « bonne femme ». C'est une femme de ménage, c'est une petite commerçante ; c'est une « dame de charité » qui, avec les bons de viande et de pain, distribués au nom de quelque œuvre paroissiale, vous glisse un conseil précieux pour toutes sortes de maladies. Celle-ci est plus raffinée : sa mère, sa cousine ou elle-même ont été soulagées, d'une souffrance analogue à la vôtre, par tels cachets, par tel potion, par telle spécialité pharmaceutique... et elle ne s'aperçoit pas, elle ne peut pas s'apercevoir parce qu'elle ne l'a pas appris, que la souffrance en question, n'est qu'un signe, un symptôme d'un mal qui peut être tout différent de celui

qui l'affectait ; au lieu d'être utile, ce remède vous fera du mal.

La bonne femme, en général, est une encyclopédie vivante ; sans sourcilier, elle recommande la consommation d'une souris grillée ou même crue contre l'incontinence d'urine des enfants ; l'application des deux moitiés d'un pigeon coupé vivant, sur la tête dans la méningite. Et, à ce propos, il faut que je vous signale une croyance bien curieuse : pour beaucoup, la méningite est causée par « une poche de poux » qui se forme dans la tête. En appliquant le pigeon tout saignant, on pense que les poux sont attirés par cette proie ; ils crèvent leur poche et sortent à la surface ; le malade est sauvé. La vérité est celle-ci : Chez la plupart des enfants en se développe de préférence, il y a toujours bas âge, sujets sur lesquels la méningite quelques poux ou quelques œufs de poux séjournant à perpétuité dans la chevelure plus ou moins bien tenue. Au cours d'une méningite, cette chevelure, naturellement, n'est plus soignée au tout ; les œufs éclosent donc et les poux se développent ; mais, ne trouvant sur ce cuir chevelu de malade, qu'une nourriture insuffisante, ils sont peu vivaces et ne s'agitent pas, si bien qu'ils passent inaperçus. Si, par hasard, l'enfant guérit, ses parasites reprennent en même temps que lui toute leur vigueur et grouillent à qui mieux mieux. On dit alors, dans les milieux dont je parle, que la poche à poux a crêvé, amenant la guérison.

Je ne parle que pour mémoire, des feuilles de choux appliquées sur les genoux à la suite d'une chute et du gonflement consécutif ; cela, en tous cas, ne peut pas faire de mal et pourrait à la rigueur se soutenir, puisque la feuille de chou est imperméable et réalise assez bien un pansement humide, lequel pansement est quel quefois utile en pareil cas.

La bonne femme vous recommandera aussi, pour guérir les gergures du sein dans l'allaitement, l'apposition d'une feuille de violette sur le bout du sein. Je n'ai pu rendre compte de l'idée qui prescrite à ce traitement, lequel ne peut être que nuisible, puisqu'il entretient une humidité éminemment favorable au développement des crevasses.

Puis vient le pansement des coupures, aux pétales de lys, macérés dans l'alcool. Ici, on constate parfois de bons résultats dus à l'alcool lui-même qui peut empêcher l'infection par son action antiseptique sur les tissus, mais que vient donc faire le pétale de lys, le moindre morceau de chiffon bouilli ferait bien mieux notre affaire.

Quand au chiffon lui-même, la bonne femme vous recommande expressément de le choisir en toile, le coton ne vaut rien, pourquoi ? Je n'en sais rien, ni elle non plus. A la vérité, si votre chiffon est propre, c'est à dire bouilli, il importe peu qu'il soit de toile ou de coton.

Item pour l'aiguille avec quoi vous percez un bobo, (ce que je vous adjure de ne pas faire). Gardez-vous du cuivre comme de la peste ; il pourrait être souillé de vert-de-gris ; mais prenez une bonne aiguille d'acier bien crasseuse et fixée à perpétuité au corsage graisseux des ménagères... Baliverne encore que cela, et vous vous en doutez bien, cuivre, fer, acier, il suffit de faire flamber l'instrument à la flamme du gaz ou de l'alcool à brûler, pour rendre votre intervention inoffensive sinon utile.

La bonne femme doublée d'une herboriste va vous révéler des remèdes souverains contre toutes sortes de maux ; et naturellement ses recommandations ne nuiront pas à sa vente, au contraire. Elles vous attirent d'un panaris, pilez ensemble un oignon blanc, des feuilles de sauge, ajoutez un peu de beurre frais et appliquez en recouvrant d'une feuille de millepertuis, tout cela se vend chez l'herboriste. Résultat merveilleux. Si, la peau qui recouvre le panaris présente, et c'est le cas le plus fréquent, une solution de continuité, l'infection naissant sous ce pansement malpropre à toutes chances de gagner les gaines des tendons du doigt et de transformer votre panaris en phlegmon de la main ou même du bras. Combien d'applications de ces soi-disant remède se sont terminées par l'amputation et même par la désarticulation de l'épaule.

En quelques régions, on va beaucoup plus loin et le pansement pour un panaris, se compose essentiellement d'une bonne couche de bouse de vache fréquemment renouvelée !

J'en passe, et des meilleures, pour en arriver à quelques méthodes en usage chez les Arabes pour diverses maladies. Je les emprunte au journal la Clinique infantile que dirige le docteur Variot.

Mauvaises : Mélanger pour faire des lotions, de l'alun, de la verveine et du lait de femme qui doit pendant ce temps allaiter une jeune fille.

Vomissements : Faire boire à l'enfant des graines de cumin machées par la mère et mélangées à la salive.

Dentition : Mâcher des feuilles d'olivier sauvage et avec le liquide provenant du mélange avec la salive, frotter les gencives.

Janisme : Avec un couteau faire deux petites incisions derrière les oreilles et sur chaque fesse, barbouiller le pourtour de la plaie avec le sang provenant de ces blessures.

Fievre : Si la tête est brûlante et que la langue ne soit pas chargée, on se contente d'appliquer un talisman. Si la langue est chargée, on enduit le corps avec de l'huile, dans laquelle on a fait chauffer des tranches de citron, etc., etc.

Si vous haïssez les épaules en vous moquant bien fort de ces sauvages, je vous répondrai que les pratiques européennes dont je vous entretiens ne sont pas moins ridicules ni nuisibles.

A deux pas de chez moi, dans la commune limitrophe, existe un empirique d'un genre spécial et peu répandu dans nos contrées ; c'est plutôt dans la crédule Bretagne qu'on le rencontre d'ordinaire. Je veux parler d'un « bénisseur ». Amenez-lui un malade dans son laudis au milieu d'un bouquet de bois. Il est assis sur une escabelle boiteuse, vêtu simplement comme pourrait l'être un ouvrier aisé, coiffé d'une casquette, rien d'étrange dans son office, à part quelques oiseaux empalés. Je le crois sincèrement convaincu. A votre entrée, il vous fait signe d'approcher ; le consultant se met à genoux devant lui, pas de questionnaire, les mains au ciel, l'homme réfléchit durant quelques minutes, puis il abaisse les mains sur le patient, lui touche la tête d'abord et le bœuf, puis il effleure différentes parties du corps, le bœuf de nouveau... c'est tout, vous êtes guéri et si vous ne l'êtes pas, c'est que vous n'avez pas la confiance indispensable. Il ne demande aucune rétribution, mais s'oppose à ce que les plus terribles malédictions célestes tombent sur vous, si vous ne

glissez le souvenir traditionnel entre 20 sous et 50 francs, au tronc placé pour cet usage, contre le montant de la porte. J'en sais qui y déposèrent un bouton de culotte et ne sont pas encore défunts. Et cela se passe à 15 kilomètres de Paris.

(A suivre.)

Docteur L. B.

A PROPOS DES « CEREBRAUX »

La Littérature chez les Fous

En réponse à certaines observations de camarades sur mon étude humoristique : Les Cérébraux, je crois qu'il est nécessaire de donner quelques explications.

On insiste sur l'invraisemblance de mes personnages ; ainsi, j'aurais fait une œuvre d'imagination, et non la critique d'une certaine littérature, laquelle commence à de soi-disant reconstitutions d'époques disparues, pour finir dans la fantasmagorie et l'abracadabrance.

La vie courante présente trop peu d'intérêt à quelques jeunes littérateurs « spéciaux », qui préfèrent élucubrer des histoires saugrenues et charentonnesques.

Il m'a été donné de connaître ce type particulier de littérateur et d'en avoir les œuvres.

Tantôt, en un poème prétentieux et grandiloquent, il montre des crocodiles sablant le champagne et se faisant servir par des nègres, lesquels sont libérés de leur esclavage par des éléphants.

Tantôt il chante les malheurs d'un quidam, atteint d'ataxie locomotrice produite par la fumée de cigarettes, entraîné en une course furieuse de deux cents kilomètres à l'heure, sans pouvoir s'arrêter, et soulevant sur son passage, comme de simples fétus, et par le déplacement de l'air, les pierres les plus volumineuses.

J'en pourrais citer bien d'autres et de plus drôles, mais il suffit : le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Ce serait une erreur de croire que ces étranges et délirants poètes (?) ne se rencontrent qu'à l'état de phénomènes.

Bien qu'assez rares, on pourrait en citer plusieurs, et ce cas intéressant vient d'être l'objet d'une étude dont M. Emile Faguet a dernièrement donné un aperçu en un article de La Revue : « L'art chez les fous ».

« La littérature des fous, dit-il, est extrêmement intéressante... Elle est tout entière de la littérature personnelle.

« ...Dans le détail, on les voit singulièrement obsédés par ce que j'appellerai les mouvements mécaniques de l'esprit : répétitions, rimes, allitérations, calembours, symétrie... »

« ...Si, à un certain égard, les fous sont romantiques, à un autre point de vue ils sont classiques par les alexandrins, très symétriquement coupés au milieu, ou par leurs vers de huit pieds, très nettement isolés par des sons, les uns des autres, ou par leurs desyllabes, énergiquement coupés après la quatrième syllabe.

« ...Il faut bien songer à une chose : C'est que les fous ont leurs moments de lucidité — quoi de plus instable que la folie ? » (Et M. Faguet montre certains fous qui, en des instants de lucidité, ont écrit des vers très sensés, à côté d'autres qui ne l'étaient pas. Il cite les études et les observations de M. Marcel Réja).

« La folie surexcite un peu comme artistes ceux qui l'étaient déjà et donne quelques confuses velléités artistiques à ceux qui ne l'étaient pas. C'est-à-dire qu'elle supprime les inhibitions :

« Un tel était artiste, mais assez défilant de lui-même et produisait peu. Une fois fou, il dessine ou versifie toute la journée (un de ces personnages que j'ai connu dessinaient et versifiaient également).

« Un tel ne se manifestait aucunement comme artiste, et devenu fou, essaya de dessiner et de faire des vers ; c'est qu'il était artiste à l'état latent et que la folie a libéré le sens artiste (grand, petit ou quelconque) qu'il avait en lui.

« La folie supprime les inhibitions, c'est, à savoir, avant tout : « le sens du réel », puis « la crainte du ridicule », puis « la modestie, la timidité », la conscience qu'on n'est pas fort, puis « Le souci des choses du métier, du pain à gagner ».

« En supprimant toutes ces inhibitions, la folie libère l'artiste, le met en pleine liberté, qu'il fût déjà en demi-affranchissement ou qu'il fût complètement réprimé. C'est pour cela que la folie est une régression à l'enfance.

« ...Les similitudes abondent entre l'art chez les fous et l'art chez les enfants : la folie supprime les inhibitions : l'enfance ne les connaît pas encore ou, du moins, elle les connaît incomplètement.

« L'enfant n'a pas encore complètement la notion du réel, et son univers est partie réel, partie imaginaire ; il n'a pas les soucis de son métier, de gagner sa vie, etc. ; il a peu la crainte du ridicule, la modestie, la conscience de son infirmité ou d'impotence. Il est, à une foule d'égards, et relativement à l'art particulièrement, dans la même situation que l'aliéné. En cela donc, la folie est une régression à l'enfance. On pourrait parodier le vers fameux de Sainte-Beuve :

Il existe, en un mot, chez la plupart des hommes, Un fou, mort assez jeune, à qui l'homme survit... »

et qui ne demande qu'à renaître. Il renaît périodiquement dans le sommeil ; il renaît de temps en temps dans la rêverie ; il renaît dans l'aliénation mentale. »

A mon sens, le sujet que j'ai montré serait une sorte d'aliéné intermittent, qui

constitue un cas pathologique d'un curieux intérêt.

Que quelques grincheux ou quelques astères ne se plaisant qu'aux abstractions de quintessence trouvent cette étude déplacée dans un journal libertaire, cela n'a rien qui puisse étonner.

Je pense, pour ma part, qu'un peu de psychologie amusante repose des articles de pure doctrine et que l'observation de certaines déformations psychiques n'est pas si futile et si « effrayante » que d'aucuns ont pu le juger.

A ceux qui ont cru se reconnaître dans les Cérébraux, je dirai : Si les tares de mes personnages ne sont point les leurs, pour quoi se fâchent-ils ?

Si leurs caractéristiques sont en tous points conformes à celles que j'ai montrées, c'est que j'ai dit simplement la vérité.

En général, l'individu que l'on connaît le moins n'est autre que soi-même.

J'aurais donc montré la vérité à des gens affligés de daltonisme moral et, ce faisant, je leur aurai rendu un grand service — et mérité leur « reconnaissance ».

Gageons qu'ils ne seront pas de cet avis.

Louis Deneuville

Vianades avariées

Comme toujours, des gens au cœur bien placé se sont émus du scandaleux trafic de viandes avariées dont a parlé et parle encore toute la presse.

Dans quelques jours, on passera à un autre genre de reportage, peut-être plus sensationnel encore, et tout sera dit sur ce mince fait qui met pourtant en valeur toute notre désorganisation sociale. Car s'il y a quelque chose de malheureux dans toute cette affaire, c'est que ce scandale qui a occupé de nombreuses colonnes n'ait pas réussi à déterminer de salutaires réflexions chez nos contemporains. Il est classique de dire, et dans le peuple et dans la classe qui gouverne ce peuple, qu'il est nécessaire que soient fabriqués des canons et qu'existe le luxe. C'est en vertu du même principe qui veut que les guerres justifient la fabrication d'engins exterminateurs, que l'on doit estimer nécessaire et fatale la falsification des produits, cette fal-

Egoïsme et Altruisme

En effet, la volonté est tout à fait incapable de réaliser et de conserver la vie ; la ressource, la victoire dans la lutte, la progression dans l'être appartiennent à l'intervention de l'intelligence. C'est sur ce point que vient se poser la querelle de l'égoïsme et de l'altruisme.

Il est un fait incontestable qu'au fond de tous les êtres, dans le secret de l'âme, le motif qui pousse à l'action est toujours l'égoïsme, ou en d'autres mots, la volonté de la conservation personnelle. Mais, en somme, que signifie cela ? Tous les animaux, toutes les races, depuis le ver, depuis le serpent, jusqu'à l'homme sont égoïstes, sont sensuels ; mais qu'est-ce qui les distingue d'entre eux, qu'est-ce qui les soulève contre la misère, l'erreur et la mort, sinon l'intelligence ?

L'élaboration, l'évolution de la vie consciente, la réalité des êtres sont dus véritablement à l'équilibre plus encore qu'à la lutte ; à l'intelligence plus encore qu'à la volonté. Je m'arrête, quelquefois, étrangement frappé quand je considère le prodige du phénomène de la vie. Nous, hommes, nous jouissons, pendant le cours de quelques années, pendant le cours de quelques minutes, dans les périodes infinies de l'évolution universelle, nous jouissons de la faculté de penser, de connaître, de parler ; de la plus haute, parmi les possibilités de la vie : de la conscience. Et pourtant, tout, dans l'univers comme sur la terre, paraît à la merci du hasard ; ce sont les causes les plus futiles, ce sont les événements les plus risibles qui détruisent la fatigue des siècles, les chefs-d'œuvre de l'humanité : les existences les plus belles, les intelligences les plus lumineuses, les entreprises les plus sublimes, les desseins les plus grandioses et les plus sûrs ont été renversés, anéantis, perdus à jamais par des combinaisons absurdes, imprévues, inexplicables. La Nature crée les miracles de la beauté et de la logique pour les livrer à la fureur du génie de la contradiction, de la cruauté et de la destruction.

Le hasard, l'erreur, l'injustice gouvernent quelque part la vie, gouvernent grandement la vie ; il doit exister un Ordre relatif dans l'univers, sans quoi l'évolution organique eût été impossible. La loi de la gravitation, en tant qu'elle régularise les mouvements des astres exprime la tendance mécanique de l'équilibre, la volonté d'ordre et de logique de l'univers. Il n'est que durant peu de temps, et en de mauvaises conditions que nous puissions vivre la vie éclairée, la vie consciente ; d'ici quelques années, peut-être d'ici quelques jours, la merveilleuse synthèse organique dont se forme notre corps se décomposera ; ses éléments retourneront aux états amorphes, inconscients, primitifs de la matière. Mais, pour réaliser la synthèse de la vie consciente, quelle œuvre a dû accomplir, quel chemin a parcouru, avant nous, l'évolution ! Regardez l'ordre mécanique des astres. Ce n'est pas tout d'un coup, ce n'est pas par miracle qu'une situation relativement équilibrée s'est réalisée entre les mouvements et les directions cosmogoniques. La terre est une mince cellule au milieu de l'organisme universel. Une suite interminable, épouvantable de chocs, de cataclysmes, de révolutions, une série de formations, de paléogénèses les plus variées et magnifiques se sont écoulées avant l'individualisation des mouvements planétaires. La terre n'est pas éternelle, son équilibre dynamique n'est pas parfait ; elle aussi est destinée à la souffrance, à la lutte et à la mort. Cependant, en vertu de cet équilibre, de l'équilibre universel, la vie organique a réussi, à se développer sur la terre ; nos origines ne

sification pouvant seule permettre aux détenteurs de ces produits de réaliser de gros bénéfices.

Somme toute, ces commerçants qui vendent de la charogne pour de la viande saine, sont-ils donc des contrevenants à la Morale, selon tout le monde, et se placent-ils en dehors du milieu qui les oblige à respecter cette morale ? Nous ne le croyons point. Ils ne sont pas sortis de leur rôle, et ce rôle consiste à réaliser le plus possible de profits, par tous les moyens, la concurrence étant l'âme du commerce et n'étant pas riche en méthodes fructifiantes.

Quant à croire qu'il n'y ait que la viande de fraudée, il ne faudrait point s'abuser jusque là. La majorité des produits de la consommation sont falsifiés. On a fait le procès des graisses, des beurres, des bières, des vins, des conserves, en faisant jouer à la chimie son rôle de... producteur. Ce qui serait intéressant à savoir, ce serait à quel degré, dans quelle mesure sont falsifiées les choses que nous buvons, que nous mangeons.

Alors, pourquoi, oui, pourquoi une seule campagne, une campagne qui vivra ce que vivent les roses ?...

La vérité, c'est que les viandes fournies à la troupe sont moins décomposées encore que notre état social, et que ce que l'on appelle la fraude est une condition sine qua non pour la prospérité des commerces.

Qu'est-ce donc qu'un négociant ? Un travailleur ? Un travailleur ou un individu servant d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur ?... D'aucuns assurent qu'il facilite l'échange ; il nous semble bien plutôt qu'il l'embrouille.

Son intérêt n'est-il pas d'acheter le moins cher possible pour vendre le plus cher possible ? Oui, n'est-ce pas ? C'est un fait tout le monde sait cela. Alors, ne vilipendez pas après tel ou tel marchand, forcément fraudeur, fatalement voleur. Si vous ne voulez plus qu'il falsifie ses denrées, attaquez-vous au vice lui-même, au mercantilisme, ce facteur du capitalisme. Du même coup, vous supprimerez le commerçant, le commerce. Vous arrêterez la ce chaîne économique, vous entraverez ce sabotage patronal, vous comprendrez l'inutilité de cet autre facteur : l'argent, et vous réussirez peut-être à détruire le préjugé de la valeur qui annihile la circulation des richesses premières en les taxant arbitrairement.

Comprenez cette idée qu'il ne faut pas produire pour vendre, mais produire pour consommer.

L. Dizens.

honnées sur une planète plus adaptée à la marche du mécanisme cosmogonique. Dans l'ensemble de l'univers, ce sera donc la ligne de la moindre opposition (j'entends par là la moindre choc, qui se réalise précisément par la plus grande vitesse mécanique), le vestige de la vie et de l'évolution supérieures.

De même, c'est ce qui arrive dans la réalité sociale, l'économie des forces, en principe et en fait, reste toujours comme la condition de l'espèce évolutive et du progrès générique : le plus grand intérêt de l'humanité se complète dans la conservation des forces les plus pures et les plus individualisées de la nature extérieure. Maintenant, nous allons voir, dans la pratique, l'explication de ces lois.

L'association psychique. — L'homme se trouve, en grande partie sous la dépendance matérielle des forces extérieures : sa structure physique, sa santé, son degré d'intelligence sont délimités par les contingences du milieu. Mais il ne faut pas voir là du fatalisme. La dépendance physique est due à une simple combinaison mécanique, mais elle n'atteint pas la liberté de l'esprit et de la conscience. Certainement, dès le moment de sa naissance, un tas de forces ou circonstances défavorables entourent l'homme, soit dans la nature, soit dans la société, ou bien dans sa propre constitution physique ; cependant, il a le pouvoir de réagir, par la pensée et par l'action, et, comme tel, il est libre. L'évolution biologique, la modification des organes et le développement de la conscience tout au long de l'échelle zoologique sont l'expression la plus explicite de la liberté et de la puissance de la volonté dans la nature. La sensibilité, une sensibilité grossière et indistincte, et qui s'élève de degré en degré, est répandue par toute la matière ; nous en avons la preuve dans les réactions des métaux, des explosifs, dans la contraction et dans la dilatation des corps, même dans les phénomènes de la gravitation. La douleur est une propriété inhérente à chaque forme et à chaque état de la vie ; nous l'attribuons donc aussi à la nature inorganique. La douleur ne se révèle pas dans un individu comme un état exclusivement subjectif, comme un état indépendant des faits et des rapports extérieurs ; au contraire, il est tout simplement la conséquence de l'inadaptation, de la discordance entre un centre d'individuation quelconque et les mouvements ou les fonctions générales de la vie et de la nature. Il y a la plus grande souffrance au milieu de la plus écrasante contradiction mécanique ; il y a la plus grande joie dans la plus haute harmonisation fonctionnelle. Par là, les notions de la douleur et de la joie, de la maladie et de la santé, deviennent tout à fait relatives ; la cause du malheur individuel réside avant tout dans le désordre général ; la dégénérescence des hommes dans les conditions de vie et dans l'éducation de la race. L'évolution de la nature se matérialise dans des procès de combinaisons chimiques et dans des états dynamiques. Les procès de décomposition et de recombinaison des planètes et des systèmes cosmogoniques, les formations des synthèses organiques, l'évolution de la conscience, ce sont là des phénomènes fugitifs et illusoire ; la Nature, elle, ne vise qu'à un but : l'Eurythmie moléculaire et dynamique. En poursuivant la direction naturelle de ce but, les synthèses chimiques sont parvenues jusqu'à la création de la conscience. La conscience est un microcosme, ou, en d'autres mots, c'est le cerveau de la Nature. C'est ainsi qu'en se dépassant toujours dans la connaissance du bien et du mal, en se déliant de l'égoïsme, l'individu conscient, au moyen de l'activité intellectuelle ou « association psychique », réussit à transformer sa propre constitution et son milieu dans le sens de la raison et de la vie.

Avec ces aperçus nous nous proposons de démontrer que la conservation et la progression de la vie dans les individus et dans l'espèce ne doivent pas être attribuées à la fatalité ou au hasard, non plus qu'à la sensualité instinctive ou inconsciente ; mais elles entrent véritablement dans le domaine de la spéculation et de l'activité intellectuelles. Dès maintenant, l'on devra considérer les maladies et les défauts de l'humanité, et même la proportionnalité de ses morts comme une correspondance d'autant d'imperfections, d'erreurs et de désordres qui fonctionnent dans son déterminisme. En somme, elles répondent, d'une part, à un déséquilibre d'éducation, de relations et d'institutions sociales, d'autre part à une exploitation indisciplinée et excessive dressée sur l'espace tout entier : animal, végétal, minéral, tellurique et climatique.

La formule de la conduite et la direction de la vie, d'après la loi d'association et celle de l'économie des forces, sera donc celle-ci : « le plus grand effort pour la moindre dépense d'énergie ; — économie du temps, économie de l'espace. »

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

(A suivre.)

G. Baldazzi.

nements, révolutions et coups d'Etat, à faire Dreyfus, etc.

Qui ne connaît l'affaire toute récente des « Fiches » dans laquelle la France-Magasin et l'armée ont été rudement malmenées ?

Qui ne lit pas tous les jours les faux rapports qui « fleurissent » sous la plume et sur la langue des sous-ordres de l'Etat, contre les antimilitaristes et les anarchistes plus particulièrement ?

La délation d'ailleurs n'a point de répit : elle s'exerce constamment dans la vie sociale sous les formes les plus différentes ; la lettre anonyme est encore une véritable plaie. La délation trouve sa place dans une certaine presse puisant ses renseignements et ses ressources dans certaines administrations, dans les coffres-forts et les fonds secrets.

Elle s'exerce aussi journellement dans les usines, les ateliers, les comptoirs, et jusque dans l'école même où elle va troubler les liens de douce fraternité qui devraient y régner : c'est avec raison que le délateur est abhorré de ses camarades ; aussi, le professeur, l'éducateur doit-il ne pas tolérer et à plus forte raison ne pas encourager cette forme de la dénonciation, mais au contraire, blâmer celui qui s'en rend coupable, et lui faire comprendre sa faute et tout l'odieux de sa conduite.

Je ne parlerai du patron ou du chef d'atelier que pour l'accuser d'entretenir la délation car l'intérêt seul l'y pousse : ses ouvriers, ses employés doivent se haïr, se suspecter, se jalouser, afin d'éviter la camaraderie et la solidarité qui porteraient ombrage à l'autorité du maître.

Quant à l'individu qui dénonce en pleine connaissance de cause, il serait juste qu'il reçût pour prix de son œuvre la correction qu'il mérite.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

Fernand-Paul.

ne font aucun effort pour enseigner aux électeurs les notions du socialisme international. Le fait est qu'ils n'ont pas la moindre attache avec le mouvement international, et que les seuls sujets qui les intéressent sont de la nature des questions de clocher.

« En somme, on peut dire que de chaque pays où les socialistes et les membres du parti ouvrier sont entrés dans la vie politique, on n'entend qu'une lamentation

d'impuissance. C'est un échec complet et c'est en même temps le spectacle écœurant de renégats de la classe ouvrière faisant la plus sale besogne de la classe capitaliste. On voit combien les moyens parlementaires ; mais il n'en est pas moins douloureux et répugnant d'assister à la comédie politique et de regarder vendre les travailleurs. »

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

Freedom, mars 08.

mandant : Avez-vous été entendre la féministe Une telle ? Avez-vous assisté à telle conférence féministe ? Eh ! bien, quand prenez-vous la parole dans un milieu féministe ?... Et toujours le féminisme. C'était « une idée fixe, une monomanie, signe de faiblesse de caractère ? » (Moxey).

Je dois ajouter que ce camarade était un chauve-strabiste-bedonnant.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

Hélène Quiéro.

lits), nous comprenons facilement qu'étudier les corps, c'est les soumettre à l'examen de nos sens et noter le résultat de cet examen. Cet examen nous permet de nous rendre compte des ressemblances et des différences des corps entre eux et d'un ou plusieurs corps à des moments différents ou dans des positions différentes.

Si nous soumettons un corps à l'examen successif de tous nos organes des sens (vue, toucher, ouïe, goût, odorat), nous pourrions noter nos sensations et noter ainsi les causes que nous attribuons à ces sensations, c'est-à-dire les propriétés qu'aura ce corps de nous impressionner diversément. C'est ce que nous appellerons les propriétés du corps que nous cataloguerons, les rapportant à nos différents sens, en propriétés de couleur, de forme, de pression, de température, de son, etc., etc. L'ensemble de ces propriétés constituera pour nous l'idée de corps et nous pourrions alors concevoir les corps comme des ensembles de propriétés. Par exemple, un morceau de sucre, soumis successivement à l'examen de nos différents sens, aura, pour nous, la propriété de nous causer des sensations de vue (forme, couleur), de toucher (pression, température), de goût, etc. Nous pourrions considérer ce morceau de sucre comme représentant le total de ce qui cause ces sensations, comme le total de ces propriétés.

Différents corps ayant des propriétés communes, il est important pour éviter la confusion, de donner un même nom à chacune de ces propriétés communes et l'on a été conduit naturellement à faire séparément l'étude des différentes propriétés des corps. Comme il est impossible de les étudier toutes à la fois dans un même corps ou dans des corps différents, on a été conduit à les étudier les uns après les autres, c'est-à-dire à oublier volontairement toutes les propriétés d'un ou de plusieurs corps à l'exception d'une seule ou de plusieurs, pour comparer les corps relativement à cette ou à ces propriétés.

Oublier volontairement toutes les propriétés d'un ou de plusieurs corps, à l'exception d'une ou de plusieurs, pour penser uniquement à cette ou à ces propriétés, c'est faire de l'abstraction. L'abstraction est une opération qui consiste à considérer une ou plusieurs propriétés des corps, en omettant à dessein toutes les autres. Les abstractions ou propriétés abstraites sont celles que l'on étudie ou celles que l'on omet.

On le voit TOUTES LES SCIENCES SONT ABSTRAITES.

Abstraction est l'essence même de la science

Pas de science possible pour qui veut comparer les corps, saisir leurs ressemblances et leurs différences, en les considérant toujours en bloc (corps — ensemble de propriétés) et sans s'occuper des détails (propriétés).

Le chimiste qui pèse un corps sur une balance, c'est-à-dire qui, momentanément, oublie à dessein toutes les propriétés de ce corps à l'exception de celle d'avoir du poids, c'est-à-dire de nécessiter un certain effort pour être maintenu écarté de la terre, effort que nous pouvons percevoir au moyen de nos muscles (toucher) et au moyen d'une balance (vue, toucher). Le chimiste fait de l'abstraction au même titre que le géomètre qui s'occupe, par exemple, momentanément, de la forme des corps, à savoir de certaines sensations provenant de certaines propriétés et perçues par la vue et le toucher, en oubliant volontairement toutes les autres sensations provenant de toutes les autres propriétés.

Un classement logique des sciences (connaissances) ne peut donc être fait que d'après la ou les abstractions étudiées et d'après les corps dont on étudie une ou plusieurs abstractions.

Tous les autres classements sont illogiques et notamment les classements en sciences abstraites et concrètes, ce qui laisse supposer qu'une science (connaissance) peut ne pas être abstraite. Tous les classements faits jusqu'à ce jour sont plus ou moins absurdes. Nous donnons ailleurs le classement rationnel des sciences.

Définition de la raison et du raisonnement

Nous appellerons raison la faculté de trouver dans des combinaisons d'idées (1) des motifs d'actions et raisonnement l'exercice de cette faculté.

On pourrait également définir la raison par l'abstraction et la considérer comme la faculté de combiner les abstractions résultant des impressions recueillies par nos sens, ou plus simplement, comme la faculté d'abstraction.

Les notions de raison et de raisonnement sont expérimentales et nous la montrons en détail.

L'abstraction dans la science du raisonnement

Etant données les définitions ci-dessus, nous voyons que la science du raisonnement est celle qui étudie le fonctionnement de l'abstraction, en d'autres termes, celle qui étudie la façon dont se combinent les abstractions résultant des impressions recueillies par nos sens.

En effet, se demandant comment on peut trouver, dans des combinaisons d'idées, des motifs d'actions, ou comment on peut combiner les abstractions résultant des impressions recueillies par nos sens, conduit, étant donnée la définition de l'idée (combinaison d'abstractions) à l'étude des abstractions, de leurs classements et de leurs combinaisons. Le point de départ de toute abstraction étant une image résultant d'une impression produite par un corps, intérieur ou extérieur à nous, sur nos organes, nous sommes nécessairement amenés à considérer les abstractions comme liées aux actions et réactions entre les différents corps (1) et le nôtre. Et c'est ainsi que, très légitimement, on établit la distinction entre le subjectif et l'objectif (2), c'est-à-dire entre ce qui collectionne les impressions et ce qui les produit.

Et l'idée de cause nous vient tout naturellement du fait qu'ayant des sensations et constatant, toutes les fois que nous avons une même sensation, la présence des mêmes circonstances, nous rapportons nécessairement cette sensation à ces circonstances.

Nous appelons réalité ce qui cause nos impressions.

ASNIERES
L'Aube Nouvelle, 128, rue de Châteaudun. La

MARSEILLE

Troisième conférence de la série sur l'Anarchisme.
Entrée libre et gratuite.

Régénération, section lyonnaise. — Jeudi 30 avril, à 8 h. précises du soir, réunion du groupe pé néo-malthusien, salle Collomb, 58, rue Neyrou. Invitation à tous les camarades et à leurs compa gnes.

REIMS

Groupe Théâtral. — Désireux de faire de la propagande par le théâtre, nous avons fondé, à cet effet, un groupement. Le local et l'agence ment d'une scène étant pour nous autant de frais onéreux, nous prions ceux qui

REIMS

tion de notre théâtre.
Ecrire à Richard, 23, avenue de Laon, à Reims

Petite Correspondance

ROBERT A NANTES. — Vous trouverez le Libéraire chez Grangeot, 37, chaussée de la Madeleine, ou chez Ulhiac, 1, rue Ma-
thurin. *Buissonneau Amitié*

BORNET. — Convenu pour abonnement
d'un an. Le mandat-carte et votre réabon-
nement se sont croisés.

BALSAMO a lettre au journal.

H. B. prie Janvion^{**}, Le Bars et Garcin

Souscriptions

Souscriptions en faveur de la compagnie d
Girault
Belvisti Vincent, 1 fr. : D. A. 1 fr. : Vic

tor Lévy, 0 fr. 50 ; Lescot Pierre, 5 fr.
Gustave Converti, 0 fr. 50 ; Sauleau, 1 fr.
Drevon, 1 fr. ; X..., 1 fr. ; Agnès, 0 fr. 50
Gaspari, 0 fr. 50 ; Taliano, 0 fr. 50 ; Fe-
derico, 0 fr. 50 ; Carlavaut, 1 fr. Total
14 francs.

Reçus directement par Victorine Tribou
let.

◆ ● ◆

Souscriptions en faveur des camarades
Sadrin et Jourdain

Liste numéro 10 par Legris, 5 fr. 50
Maurice (2^e versement), 1 fr. ; Mariu
Trevey, 1 fr. ; Dumay, 1 fr. ; Liste 9 pa
Tissier, 5 fr. ; Recu du Libertaire : 9 fr. —
Total : 22 fr. 50.

Total : 22 fr. 50. — Listes précédentes
165 fr. 65 ; Total à ce jour : 188 fr. 15.
H. Beylie, 10, Impasse Girardon.

Evangelios : Fécondité

BIBLIOTHEQUE ESPERANTISTE			
Premier Manuel esperanto.....	0 10	0 1	
La langue esperanto.....	0 10	0 1	

landoj (Le nouveau Manuel du Soldat, traduit en espéranto).

Al la Virinoj, laŭ Urbain Gohier (Aux femmes, traduit en esperanto)	0 10 0 1
Carte postale esperanto (illustrée par Willette)	0 10 0 1

La lupo kaj la hundo (fablo de La- fontaine)	0 10	0 1
La vera historio de Krok-Miteno (P. Robin)	0 05	0 1
Antipatriotismo (Hervé)	0 15	0 2
La Internacio	0 10	0

BIBLIOTHEQUE DU «MERCURE DE FRANCE
Œuvres de Fred. Nietzsche ;
Pages choisies, publiées par Henri
Albert (Portrait gravé par J. Ty-
naire)

Humain, trop humain (1 ^{re} partie),	3	25
trad. par A.-M. Desrousseaux....	3	25
Le Voyageur et son Ombre (2 ^e partie de Humain, trop Humain (tr. H. Albert)	3	25
La Généalogie de la morale (d ^e)....	3	25
La Genèse	3	25

Le Gai Savoir (trad. par H. Albert)	3	35
Ainsi parlait Zarathoustra (trad. H. Albert)	3	35
Par delà le Bien et le Mal (trad. Weis Copp et G. Art)	7	75
La Volonté de puissance (trad. H. Albert)		

De Kant à Nietzsche (trad. J. de Gaultier)	3	35
La Morale de Nietzsche (P. Lasserre)	3	35
Les Massacres d'Arménie	3	35
Les Vagabonds (Maxime Gorki).....	2	35
Introduction à une thèse		

Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 5
Les forces tumultueuses (E. Verhae- ren)	2	2 5

THEATRE

Le Bessart (Alphonse Gauthier)

Le Ressort (Urbain Gohier), étude de Révolution en 4 actes.....	1 80 3
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 75 3
Le Voile du bonheur (G. Clemenceau), pièce en 1 acte.....	1 75 3
Jacques Damour (Léon Hennique), d'après la nouvelle de Zola, 1 act.	2 00 3

Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte...	0 00	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par Harriot...	0 50	0 0
Mais quelqu'un troubla la fête (Louis Marsolleau, pièce interdite.....)	1 30	1 5
Hors les lois, 1 acte en vers (Louis...		

Marsolleau), pièce interdite.....	1 30	1 5
L'Amour libre, 1 acte (Vera Starkoff)	0 50	0 6
L'Argent, comédie en quatre actes (Emile Fabre)	1 75	2
L'Article 330, un acte (G. Courteline)	0 00	1
La Première Salve, drame en 1 acte		

(A. Rouquès)..... 0 90 1
En déresse, 1 acle (H. Fèvre)..... 1 30 1 5
Nous pouvons procurer aux camarades tous
les livres qui ne sont pas sur notre catalogue.

L'Imprimeur-gérant : Hélène LECADEU.

15, rue d'Odéon, Paris

